

Du jais au peigne : culture technique, esprit d'entreprise et industrie en Pays d'Olmes

Bien qu'elles ne connurent jamais l'importance ni l'étendue spatiale du textile, les industries du jais et du peigne ont marqué le Pays d'Olmes durant des siècles. Ce territoire, situé dans les pré-Pyrénées, à l'est de l'actuel département de l'Ariège et débordant dans l'Aude, correspond au bassin supérieur de l'Hers. À l'instar d'autres espaces pré-montagnards, les industries de transformation complétaient les activités agricoles. Mais ici, le textile, suivi du jais et du peigne, furent plus que des compléments. La longue durée et la relative puissance de ces industries expliquent probablement qu'elles aient fait l'objet de recherches et d'ouvrages (ou parties d'ouvrages) assez nombreux.¹ Dès les années 1920, Irénée Azéma-Bigou, esquissait une histoire de l'industrie du peigne dans différentes revues² et nous offre ainsi le point de vue d'un des principaux acteurs de l'industrie du peigne du temps. Trente ans plus tard, Michel Chevalier publiait une thèse magistrale³ qui nous présente à la fois l'histoire des industries du jais et du peigne mais aussi leur état dans les années 1950 ; en même temps, Philippe Wolff montrait l'origine médiévale des industries du peigne. Puis, à partir des années 1970, les publications d'érudits locaux se sont multipliées. Enfin, au tournant du XXI^e siècle, deux mémoires de maîtrise et un de DEA d'histoire contemporaine sont venus approfondir le sujet.

Après tant de travaux, on peut se demander ce que vient faire une étude supplémentaire sur le sujet. Plusieurs raisons à cela. La première est que l'histoire industrielle a été profondément renouvelée au cours des vingt dernières années et a largement réhabilité l'industrie rurale. La seconde raison est que peu de recherches d'historiens ont été menées sur le jais et le peigne, j'entends par là que faire l'histoire d'une industrie demande tant la connaissance du contexte historique que l'examen des sources et non la reprise d'autres écrits ou la reproduction de sources. La troisième raison, essentielle, est la découverte de nombreuses archives privées qui apportent un éclairage différent et complémentaire des

¹ On peut dénombrer plus d'une quinzaine d'ouvrages ou d'articles traitant du peigne en pays d'Olmes et un peu plus d'une demi-douzaine pour le jais.

² I. AZEMA-BIGOUE. - « L'industrie du peigne », *Le pays d'Olmes*, janvier-mars 1924, pp.4-9 et I. AZEMA-BIGOUE. - « L'industrie du peigne en corne et en bois dans la vallée de l'Hers », *Le Sud-Ouest économique*, mars 1929, pp 325 à 329.

³ M. CHEVALIER. - *La vie humaine dans les Pyrénées ariégeoises* - Paris, Milan, 1984, (réédition de la thèse de 1956), 1060 pp.

archives publiques⁴. Enfin, cet article veut tenter de faire une synthèse des différentes recherches en liant l'histoire des industries du jais et du peigne dont les acteurs et les espaces sont identiques ; la seule séparation est temporelle.

Avant toute chose, il importe de distinguer l'artisanat de l'industrie : l'artisan fabrique un produit en entier à petite échelle, tandis que dans l'industrie, un objet est élaboré par plusieurs personnes à une échelle plus grande. En ce qui concerne le jais et le peigne en pays d'Olmes, il s'agit bien d'industrie. D'autres centres de fabrication ont existé dans le sud de la France : pour le jais dans les Corbières et le peigne au Mas d'Azil. Mais seul le pays d'Olmes allia puissance et durée dans les industries du jais et du peigne. C'est d'ailleurs le questionnement qui guide cet article : pourquoi et comment ces industries ont-elles duré aussi longtemps ?

Toutefois, il importe de préciser que, mes recherches ayant davantage porté sur la partie Ouest du pays d'Olmes (essentiellement le triangle Lérans - La Bastide sur l'Hers - Sainte Colombe sur l'Hers), c'est sur elle que se concentrera le présent article. Même si cet espace fut le cœur de l'industrie du peigne au XIX^e siècle, il ne doit, pour autant, pas occulter d'autres centres plus anciens, tels Belesta qui était surnommé « Bélesta les peignes ».

Les industries du jais et du peigne ont toutes deux des origines remontant au moins au Moyen- Âge. L'industrie du jais connut son heure de gloire aux XVII^e et XVIII^e siècles, pendant lesquels elle employa jusqu'à 1 200 personnes. Par la suite, elle ne cessa de décroître, tandis que l'industrie du peigne était, elle, en pleine croissance. Contrairement à la précédente, cette dernière sut rendre ses produits intéressants tout au long du XIX^e siècle. Sa réussite commerciale dut aussi beaucoup à des réseaux d'entrepreneurs extrêmement développés. Après la première Guerre mondiale, l'industrie du peigne entra dans une seconde phase d'expansion. Mais celle-ci fut de courte durée. En effet, les entrepreneurs ne surent faire face à la concurrence du plastique et l'industrie du peigne connut quasiment le même sort que celle du jais.

I. Des industries fort anciennes (Moyen-Âge – vers 1789)

Si l'origine des industries du jais et du peigne semble remonter au Moyen-âge, c'est durant l'époque moderne que celles-ci développèrent des techniques spécifiques et que le jais atteint sa phase de « maturité ».

⁴ En particulier les archives de la famille Bez-de Faucher, que je remercie vivement car ce travail n'aurait pu voir le jour sans elle. Elle détient les archives des plus importants entrepreneurs et ces dernières sont les plus abondantes qu'il m'ait été offert de consulter. Il me faut aussi remercier les différentes familles de descendants d'entrepreneurs qui m'ont ouvert leurs portes notamment les familles Azema-Bigou et Coste-Bez, ainsi que toutes celles que je ne peux citer.

A. Des origines médiévales

La question des origines est toujours délicate en raison de la raréfaction des documents au fur et à mesure que l'on remonte dans le temps. Mais certains faits amènent à émettre des hypothèses. La première, la plus commune, est celle liée à la présence locale de matières premières. La seconde, plus originale, est le possible essor dû à l'intervention des marchands toulousains. Mais ces deux hypothèses font la part aux données naturelles ou extérieures et oublient complètement le facteur humain local qui nous semble le plus probable et constituant la troisième hypothèse : le rôle des seigneurs.

1. Les matières premières locales à l'origine de l'ancienneté des fabrications ?

On trouve à Morency, non loin de Lavelanet, un collier de jais qui aurait été fabriqué pendant la préhistoire⁵. S'il n'est pas de preuve de la continuité de cette activité de transformation, on sait qu'au tout début du XVI^e siècle, il existait des « gayetaires » (le terme est dérivé de l'occitan « gayeto ») à La Bastide de Congoust et au Peyrat⁶. Dès 1428, des peignes en bois sont transportés de Laroque-d'Olmes à Genève⁷ : cela atteste de la fabrication de peignes en pays d'Olmes au moins depuis le XV^e siècle.

Il est plus que probable que la présence locale de jais ait été à l'origine de sa transformation en bijou. En effet, le jais se rencontre « dans le grès d'Alet qui s'étend en Ariège de Vernajoul et Sainte-Croix Volvestre jusqu'au Peyrat et dans l'Aude jusqu'à Sainte-Colombe et aux Corbières »⁸, c'est-à-dire qu'il traverse le département de l'ouest nord-ouest à l'est sud-est et se prolonge dans la même direction un peu au-delà de Bugarach. Il suffit alors de creuser entre 0,50 m et 1,50 m pour en trouver. Le jais est une variété de lignite très riche en carbone : autrement dit un charbon. D'un poli brillant et cassant, le jais, bien que difficile à travailler, offre un très beau rendu. Les causes de la fabrication du peigne sont elles aussi sans doute liées à l'abondance de buis tout au long du Plantaurel.

Toutefois, la présence de matières premières ne peut suffire à expliquer celle d'industries. Ainsi, le buis abondait sur les chaînons calcaires prépyrénéens et ce n'est pourtant que dans le pays d'Olmes qu'il a donné lieu à une véritable industrie. De même, on trouvait à Rouffiac-des-Corbières une belle mine de jais⁹, mais de Gensanne notait déjà en 1775 que le « travail de ces mines [pour les moulins de Bugarach] a cessé, quoiqu'elles soient

⁵ M. CHEVALIER. - *La vie ... op. cit.*, p. 575.

⁶ J. BAYLE. - *L'industrie dans la région de Mirepoix au XVI^e siècle* -. BSA n° 54, 1999, p. 121.

⁷ G. BERNET. - *Le commerce des peignes de buis entre les Pyrénées et Toulouse au milieu du XVI^e siècle*. - Archistra n°55, juin 1982, p.35.

⁸ J. BAYLE. - *L'ind... op. cit.* p.120.

⁹ Plus précisément au lieu-dit Valbonne.

encore abondantes »¹⁰. Alors, pourquoi les industries du pays d'Olmes se sont-elles développées ?

2. L'essor par les marchands toulousains ?

Aux XV^e et XVI^e siècles, des achats de balles d'*estelles de pignes* (planchettes de peignes) en buis sont effectués par des marchands toulousains dans le pays d'Olmes, de même qu'ils en achetaient dans la haute vallée de l'Aude, le Comminges et le Couserans. Les peignes sont ensuite travaillés à Toulouse. P. Wolff a pensé que ces achats de matière première étaient à l'origine de l'introduction de l'industrie du peigne en Ariège. Il émit l'hypothèse que les gens du pays d'Olmes en seraient venus à fabriquer des peignes en entier lorsque les marchands toulousains se tournèrent vers le pastel au milieu du XV^e siècle¹¹.

Mais l'absence de preuve ne vaut pas preuve : l'achat d'ébauches de peignes ne signifie pas que des peignes n'étaient pas déjà fabriqués sur place. D'ailleurs, les bastidiens vendaient toujours des ébauches de peigne aux Assézat au milieu du XVI^e siècle¹², alors qu'à ce moment-là il est sûr qu'ils fabriquaient des peignes en entier¹³. Il semble probable que ces marchands aient cherché à économiser en achetant ces planchettes et en les faisant travailler dans leurs ateliers. Toujours est-il que seuls ces marchands toulousains, suffisamment puissants, pouvaient, à la fin du Moyen-Âge, échanger des produits au lointain : ce en quoi, ils ont sans doute contribué à faire des productions locales de véritables industries.

3. Le rôle des seigneurs :

L'impulsion des seigneurs dans le développement des activités industrielles était déterminante sous l'Ancien régime. En pays d'Olmes, la famille des Lévis semble avoir été très entreprenante. Elle a fait construire – ou permis la construction – de nombreux canaux et moulins à jais¹⁴. Elle possédait aussi les mines d'où on tire le jais, en particulier celle de Vilhac qu'elle vendit en 1541¹⁵. L'intérêt des seigneurs pour l'industrie est évident : c'est de là qu'ils tiraient une partie non négligeable de leurs revenus.

Par ailleurs, la branche des Lévis-Léran adhéra au calvinisme dès le milieu du XVI^e siècle et, à sa suite, les populations vivant sur son territoire¹⁶. Si cette adhésion eût d'abord des conséquences humaines et économiques tragiques, par la suite, aux XVII^e et XVIII^e

¹⁰ DE GENSANE, *Histoire naturelle de la province du Languedoc*, 1776-1779, vol. 4, p. 214.

¹¹ Ph. WOLFF. - *Un article de commerce international : les peignes de buis du Plantaurel*.- BSA, 1985, p.9.

¹² G. BERNET. - *Le commerce ... op. cit.* p. 35.

¹³ J. BAYLE. - *L'ind... op. cit.* p.125

¹⁴ À l'exception de celui Sainte-Colombe-sur-l'Hers, tous les canaux semblent être l'œuvre des Lévis.

¹⁵ J. BAYLE. - *L'ind... op. cit.* p.121.

¹⁶ J. CAZANAVE. - *Le canton de Mirepoix, le pays et son histoire des origines jusqu'au XX^e siècle* in Communauté de communes de Mirepoix et la vallée moyenne de l'Hers, *Histoire et patrimoine en pays de Mirepoix*, Lapradelle-Puilaurens, les Editions de l'Hers, 1999, p.24.

siècles, des liens forts se tissèrent au sein des différentes communautés protestantes. Celles-ci jouirent, après la révocation de l'édit de Nantes, de la protection de seigneurs officiellement retournés au catholicisme¹⁷ mais qui prêtaient de fortes sommes à des membres notoires de la RPR (religion prétendument réformée, autrement dit le protestantisme)¹⁸, leur louaient des moulins et les hébergeaient dans leur château¹⁹ ! Ainsi, ce sont créées les conditions spécifiques de l'industrialisation du jais et du peigne en pays d'Olmes : la puissante famille des Lévis impulsant l'activité et prenant sous son aile une communauté protestante qui constituait un vivier important, mais non unique, d'acteurs de l'industrie.

B. Développement technique et cheminement vers l'industrialisation

Durant l'époque moderne (XVI^e - XVIII^e siècles), des améliorations techniques majeures furent introduites et les structures de production atteignirent un stade proto-industriel²⁰.

1. L'apparition des moulins à jais

J. Bayle signale qu'en 1602, « le premier « *moulin à tailler le jais* » moderne connu dans la région est construit à Lérans »²¹. Cependant, trois molinets à jayets tournaient déjà en 1552 à La Bastide de Congoust. Il n'est pas possible de préciser la différence entre les deux. Pour ce qui est du moulin « moderne », la force hydraulique entraînait 4 ou 6 meules horizontales de grès d'environ 40 cm de diamètre sur 4 cm d'épaisseur qui servaient à polir le jais. Au-dessus de ces meules, un canal circulaire alimenté par une roue à godets permettait qu'elles soient « continuellement arrosées d'un filet d'eau »²². Dans tous les cas, le moulin à jais apparaît comme une installation fort simple. Mais, à l'instar des forges à la catalane, ces moulins constituent « une réponse bien adaptée aux conditions de production »²³ : en effet, ces mécaniques, qui effectuent le travail demandé, sont de construction et d'entretien à la fois aisés et de faible coût.

¹⁷ J.-L. OLIVE. - *Mirepoix en Languedoc et sa seigneurie*. - Mirepoix, 1979 p.142.

¹⁸ A. D. 09, 5 E 3472 f. 62, acte d'obligation de Samuel Cailhau envers Paul Louis de Lévis, le 28/05/1714. Notons aussi que ce n'est peut-être pas un hasard si le petit-fils de Samuel Cailhau porte exactement les mêmes prénoms que le fils de Paul-Louis de Lévis, Gaston Jean Baptiste.

¹⁹ B. EVANS. - *Entrepreneurs et esprit d'entreprise en Ariège, milieu XVIII^e - début XX^e siècle*. - mémoire de DEA sous la direction de Rémy Cazals, UTM, septembre 2005, pp 82-83.

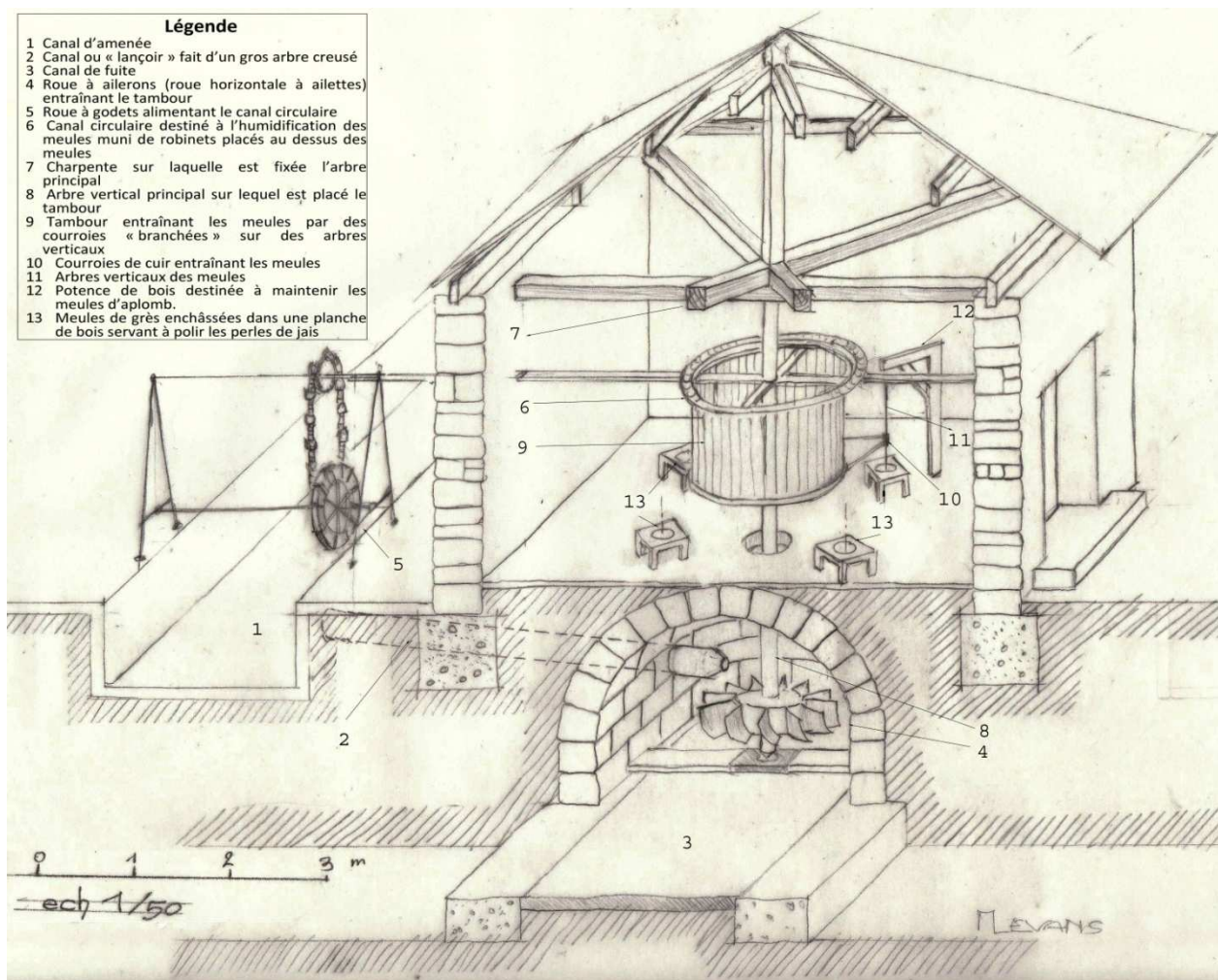
²⁰ La proto-industrie est le stade antérieur à l'industrie : au lieu d'être concentré en usine, le travail est distribué aux domiciles des ouvriers par des marchands-fabricants.

²¹ J. BAYLE. - *L'ind... op. cit.* p.122.

²² DE GENSANE. - *His... op. cit.* p. 211. Tout ce qui concerne le travail du jais nous est fourni par ce document.

²³ J. CANTELAUBE. - *La forge à la catalane*. - Midi-Pyrénées patrimoine n°3, juillet-septembre 2005, p.72

Fig. 1 : vue en 3D isométrique d'un moulin à jais²⁴



2. L'introduction du travail de la corne

Une nouvelle technique majeure fut aussi introduite dans la fabrication du peigne pendant la période moderne : le travail de la corne. Il est mentionné dans les sources pour la première fois au Peyrat le 7 mars 1721²⁵. Bien que la légende locale attribue son introduction à des protestants partis dans le Brandebourg ou en Suisse à la suite de la révocation de l'édit de Nantes²⁶, il apparaît que le premier « marchand et faiseur de peignes de corne » figurant

²⁴ Représentation d'après la description extrêmement précise d'un moulin à jais faite par DE GENSANE. - *His...op. cit.* pp. 205-213. Les proportions fournies par l'auteur sont respectées. Dessin de Marc Evans, technicien bâtiment et artiste peintre.

Explication du schéma : pour des raisons de clarté, tous les éléments ne sont pas représentés. Il y a dans la description originale six meules et quatre ouvrières par meule. À noter que deux ouvrières polissent le jais de la main gauche, deux de la main droite, ceci en raison de la disposition de la courroie d'entraînement et de l'éclairage.

²⁵ A. D. 09 5E 3477, pp. 6 et 7, contrat d'apprentissage de Jean Autié chez Pierre Autié. Il est probable que cette date corresponde à peu près aux débuts du travail de la corne en pays d'Olmes.

²⁶ Archives privées, Bez-de Faucher : - *Histoire de la famille Bez.* - Virginie Bez, fille de Casimir et épouse de Léo Bez. Notons qu'il peut s'agir ici d'une tentative à posteriori des protestants de s'approprier cette spécificité technique afin de légitimer leur prééminence sociale au XIX^e siècle.

dans cet acte est un catholique. Peut-être est-ce la raréfaction du buis qui poussa les peigniers à s'intéresser à d'autres techniques ? Aucune certitude.

Toujours-est-il que l'introduction de cette technique fut un préalable aux changements majeurs de l'industrie du peigne qui allaient survenir au XIX^e siècle. (La corne est une matière plus noble que le bois et donc plus chère avec une valeur ajoutée plus élevée ; elle est aussi plus spécifique à travailler²⁷).

3. Marchand-fabricant et division du travail

Il n'existait pas encore d'usine à proprement parler au XVIII^e siècle. La production était organisée par des marchands²⁸. Ils achetaient la matière première et, à chaque étape de la fabrication, la donnait à travailler à des ouvriers à domicile. Cependant, en 1811 – et sans doute aussi au XVIII^e -, « il n'y a point d'ouvriers isolés pour les peignes en corne, ils se fabriquent chez les maîtres »²⁹: toutes les étapes étaient concentrées dans un même atelier. Là, comme le montrent les professions, les tâches étaient réparties entre les aplatisseurs de corne qui faisaient des plaques et ceux qui travaillaient ces plaques.

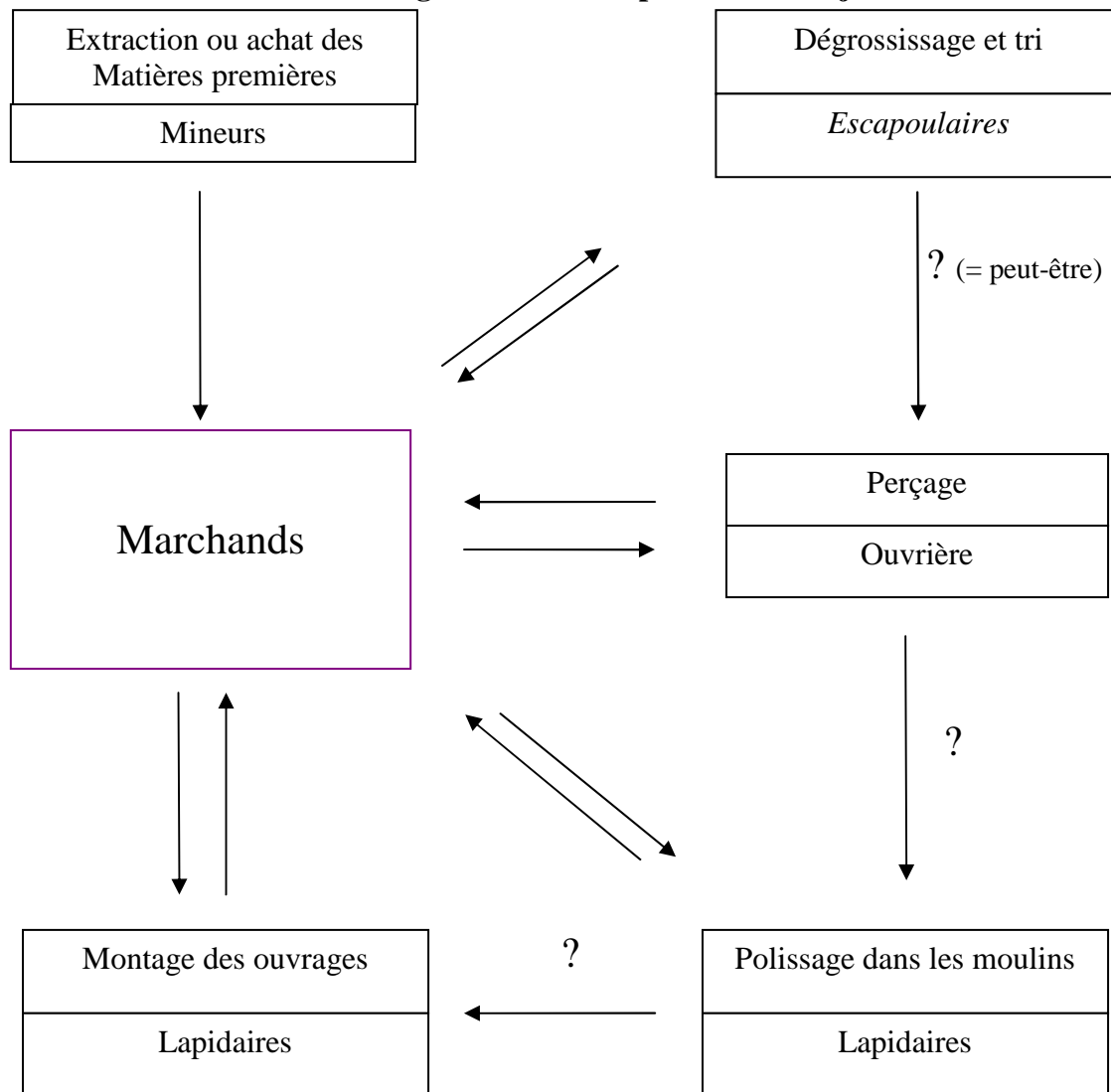
²⁷ Pour une description détaillée du travail de la corne se reporter à EVANS Bruno, *La transition industrielle dans le canton de Mirepoix au XIX^e siècle*, mémoire de maîtrise, UTM, Juin 2004, 306 p.

²⁸ C'est pour cela que l'on parle de marchand-fabricant.

²⁹ Archives municipales de Mirepoix F501.

Le moulin à jais révèle lui aussi une division du travail relativement poussée. Il y a fort à parier pour qu'elle fût dès le XVII^e siècle telle qu'elle est décrite par de Gensane vers 1775³⁰. Là encore, la matière première se raréfia dès le XVIII^e siècle et l'on importait alors de plus en plus du jais d'Aragon. Les morceaux, de différentes grosseurs, étaient débités et triés par des *escapoulares* qui leur donnaient la première forme. Après cela, les objets étaient remis à des femmes pour être percés à l'aide de tours à bobèche, actionnés par un archet. Ensuite « les ouvrages ainsi préparés, [étaient] portés au moulin pour y être polis, et recevoir leur dernière forme »³¹. Enfin, des femmes enfilait les perles sur des colliers ou des chapelets. Le travail du jais était donc divisé en cinq étapes. Ce système de production présentait l'avantage d'être souple : le marchand-fabricant arrêta de donner du travail aux ouvriers dès qu'il n'avait plus de commande et les ouvriers pouvaient compléter leurs revenus par les travaux des champs ou d'autres activités.

Fig. 2 : schéma de production du jais.



³⁰ DE GENSANE. - *His...op. cit.* pp. 205-218.

³¹ *Ibid.* p. 215

La mécanisation de l'industrie du jais fut un élément majeur de son expansion au cours de la période moderne. Bien qu'entièrement manuelle, l'industrie du peigne était elle aussi relativement importante

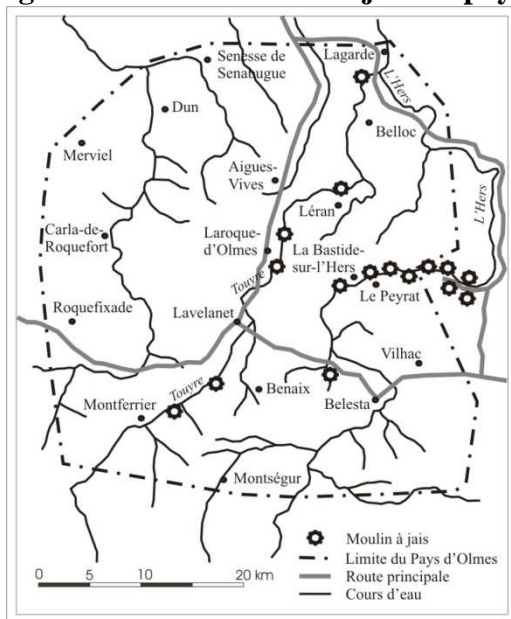
C. Des industries puissantes sous l'Ancien Régime

Qualifiées souvent de petites industries, voir d'artisanat, les industries du jais et du peigne occupaient ensemble quelques milliers de personnes, exportaient leur production au lointain et permettaient la prospérité d'une partie non négligeable du pays d'Olmes.

1. Une main d'œuvre nombreuse

L'industrie du jais employait, selon certaines sources, jusqu'à 1 200 ouvriers au milieu du XVIII^e siècle³². Ce chiffre n'est peut-être pas exagéré car, au plus fort de l'activité, seize moulins à jais tournaient le long de l'Hers et du Touyre. De surcroît, il faut considérer qu'une partie des objets était œuvrée à la lime et ne passait pas par le moulin³³ ; les ouvriers n'étaient alors pas comptabilisés .

Fig. 3 : carte des moulins à jais du pays d'Olmes vers 1760.



Dans le peigne, l'intendant Ballainvilliers avançait le chiffre de 1 800 ouvriers à la veille de la Révolution pour l'ensemble de la zone de production du Pays d'Olmes³⁴. En réalité, ce chiffre est à prendre comme ordre de grandeur car, comme le précédent, il prend en compte toutes les personnes à qui le marchand a passé commande, ne serait-ce qu'une fois dans l'année ; la proto-industrie n'occupant les ouvriers que pendant les temps morts de l'agriculture.

³² M. CHEVALIER. - *La vie ... op. cit.*, p. 576

³³ A. D. 09, 14 M 19/1

³⁴ BALLAINVILLIERS, *Mémoires sur le Languedoc suivies du traité de commerce en Languedoc de l'intendant Ballainvilliers*, 1788, p. 84

2. Une commercialisation de qualité, variée et au lointain

Fig.4 : schéma d'un pendant de boucle d'oreille en jais (1788).



Toujours est-il que la production était importante et en grande partie destinée à l'exportation. Déjà en 1674, les peignes du diocèse de Mirepoix partaient vers l'Italie, l'Espagne et via cette dernière les colonies d'Amérique³⁵. Les bijoux en jais du milieu du XVIII^e siècle étaient des objets de qualité, dont certains furent même « montés sur l'or et sur l'argent »³⁶. Cependant, la majorité des bijoux en jais était des objets de demi-luxe tels ces pendants pour boucles d'oreille (voir la figure 4) que Jean Bez, du Peyrat, expédie à Rouen en 1788³⁷. Ces bijoux sont donc, et c'est là un atout essentiel, en complète adéquation avec le goût croissant pour le luxe de la société du temps où se développe la bourgeoisie.

Grâce à la qualité de leurs produits, les fabricants, qui se disaient « orfèvres »³⁸, exportaient à l'étranger. Saint-Priest déclare en 1768 qu'on exportait autrefois des marchandises pour une valeur de plus de 500 000 livres³⁹ (ce qui représente l'équivalent de plusieurs dizaines de millions d'Euros) : si on lui accorde du crédit, le jais représentait alors 0,2 % des exportations françaises (250 millions de livres en 1750⁴⁰). Ces exportations, qui avaient pour principales destinations l'Espagne et ses colonies d'Amérique, mais aussi le Levant et le reste de l'Europe, s'inscrivaient parfaitement dans le mouvement d'ouverture économique vers l'Atlantique et l'Amérique, marchés alors « les plus dynamiques pour les produits industriels européens⁴¹ ».

Au vu de ces chiffres, il semble que le maximum de la production de jais se situe vers le milieu du XVIII^e siècle, ce qui correspond à l'évolution de l'industrie nationale⁴². D'ailleurs, c'est le moment où les fortunes les plus grandes se sont bâties.

3. La puissance des familles protestantes ?

Qui étaient les marchands à la tête de ces industries ? S'agissait-il des protestants comme on peut le lire dans divers ouvrages ? Certes, on trouvait quelques familles de

³⁵ M. CHEVALIER. - *La vie ... op. cit.*, p. 574

³⁶ A. D. 34, C 5669.

³⁷ Archives privées Coste-Bez-Berthomieu : commande de jais 1788.

³⁸ A. D. 09 , 6 EDT /GG2.

³⁹ L. DUTIL. - *L'état économique du Languedoc à la fin de l'Ancien Régime (1750-1789)*. - Paris, Hachette, 1911, p. 628

⁴⁰ J.-P. DAVIET. - *Nouvelle histoire de la France contemporaine. 1. L'économie préindustrielle, 1750-1840*. - Paris, La découverte, 1993, p.11.

⁴¹ P. VERLEY. - *La révolution industrielle*. - Paris, Gallimard, 1997, p. 40.

⁴²D. TERRIER. - *Histoire économique de la France d'Ancien Régime*. - Paris, Hachette, Carré histoire, 1998, p. 201

puissants marchands protestants aux XVII^e et XVIII^e siècles : les Bourrel au Peyrat alliés aux riches Flassa du Mas d’Azil, les Coulon à La Bastide de Congoust alliés aux célèbres Hérisson de Mazères et les Alizet à Lérans, mais ceux-là choisirent d’abandonner la religion réformée pour épouser des filles de notaires du Peyrat puis de Lérans au XVIII^e siècle. Quelle que fût la richesse de ces familles, elle resta toute relative : aucune n’atteignit celle des entrepreneurs catholiques de Sainte-Colombe-sur l’Hers. Ainsi, en 1779, Justin Acher, qui contrôlait une grande partie de la production, acheta la charge prestigieuse de secrétaire du Roi en son Grand Conseil pour la somme de 200 000 L⁴³ (plus de mille fois le salaire d’un ouvrier).

À côté de ces quelques grandes familles, la plupart des entrepreneurs protestants restaient modestes, comme le montrent les dots qui s’élevaient rarement au-delà de 300 livres et 1 000 pour les plus aisés. Ce seuil, bas pour faire du commerce, permit à un nombre assez important de personnes de passer du statut d’ouvrier à celui d’entrepreneur.

Toutefois, dans les trois villages protestants, il est vrai que les alliances matrimoniales se déroulaient essentiellement au sein des mêmes familles et en liaison avec les deux autres centres protestants de l’Ariège⁴⁴. Des réseaux se sont alors formés qui regroupaient capital financier et culturel. Cette structure réticulaire⁴⁵ constitua la base de l’entrepreneuriat des XIX^e et XX^e siècles⁴⁶.

Dès l’époque moderne, les industries du jais et du peigne se montrèrent dynamiques. Si l’industrie du peigne faisait travailler un grand nombre de personnes, celle du jais se distinguait par son adaptation technique - en particulier le moulin à jais - et commercial – aux goûts et aux moyens du temps. Toutefois, ces industries connurent des bouleversements majeurs à la fin du XVIII^e siècle

II. La crise du jais et la croissance du peigne (XIX^e siècle)

Si jusqu’au XVIII^e siècle, l’industrie du jais occupait plus de place dans les sources que l’industrie du peigne, et générait probablement plus de chiffre d’affaire, cet ordre s’inversa au cours du XIX^e siècle

⁴³ A. MOULIS. - *Notes historiques sur la haute vallée de l’Hers*. - Verniolle, à compte d’auteur, 1975, p.84.

⁴⁴ La région autour du Mas d’Azil, Saverdun et Mazères.

⁴⁵ Réticulaire signifie : « en réseau ».

⁴⁶ Pour de plus amples renseignements, voir B. EVANS. - *Entrepreneurs ... op. cit.* Chapitre III.

A. La révolution et les problèmes du jais

La Révolution n'eût que peu de conséquences directes sur l'industrie du peigne, mais elle interrompit brutalement la prospérité du jais.

1. Le blocus du à la Révolution

En effet, la conquête de l'Espagne la coupa d'un de ses débouchés, mais surtout de son approvisionnement, et ce, pour une période durable. Ainsi, en 1811, « alors que ce commerce reprendrait, on ne peut avoir de matière pour faire fabriquer (...), la dame veuve Coulon a même perdu plusieurs balles de jais qui ont été brûlées par les anglais à Carthagène⁴⁷ ». Cependant, il faut préciser que le jais était déjà en perte de vitesse dès la fin du XVIII^e siècle : les exportations auraient été divisées par deux en valeur entre le milieu et la fin du siècle⁴⁸. En effet, au XVIII^e siècle, les produits manufacturés étaient soumis à une forte instabilité, fonction tant de la conjoncture économique que géopolitique⁴⁹.

2. Le protectionnisme espagnol et la concurrence du verre noir

Tandis que l'activité semblait repartir avec la fin du I^{er} Empire, les pays européens prirent des mesures protectionnistes. L'Espagne, en particulier, imposa des taxes prohibitives sur le jais français et empêcha les fabricants ariégeois de relancer la production. Les fabricants se recentrèrent alors sur le marché français, mais malheureusement, les objets en verre teinté d'Allemagne, d'un coup de revient bien inférieur, leur firent une trop forte concurrence⁵⁰.

3. L'ampleur du déclin

Sans matière première, la plupart des moulins à jais s'arrêtèrent de tourner pendant la Révolution. Les autres suivirent tout au long du XIX^e siècle. Déjà en 1825, le jais n'employait plus que 200 personnes. Seuls les villages du Peyrat, de La Bastide de Congoust, devenue La Bastide-sur-l'Hers après la Révolution, continuèrent de produire. Pourtant, l'industrie du jais connut plusieurs sursauts au cours du XIX^e siècle. Vers 1830, Frédéric Coulon fit établir un moulin à jais sur l'Hers⁵¹, puis Doris Escot installa un autre moulin sur la même rivière en 1869⁵². Mais ces tentatives furent vaines et les problèmes d'approvisionnement aussi bien que la concurrence du verre teinté eurent raison de ces derniers moulins dont le premier survécut jusqu'à la première Guerre mondiale et le second jusqu'en 1930.

⁴⁷ Archives municipales de Mirepoix, F501.

⁴⁸ BALLAINVILLIERS. - *Mémoires...op. cit.*, p. 84

⁴⁹ D. TERRIER. - *Hist... op. cit.*, pp. 208-9.

⁵⁰ B. EVANS. - *La transition ... op. cit.*, pp. 80-81.

⁵¹ A. D. 09, 7 S 512.

⁵² Paul CATHALA. cité par HOMS A., *l'industrie du jais*, Castres, 1989, p. 38.

Le XIX^e siècle fut donc celui d'un long déclin contre lequel les initiatives des entrepreneurs n'eurent que peu d'effet, une aubaine pour l'industrie du peigne.

B. Une très forte croissance du peigne

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, l'industrie du peigne stagna. Puis, l'introduction de la machine constitua un tournant décisif qui permit à une industrie qui végétait de connaître une nouvelle vie, contrairement à l'industrie du jais. Le déclin de cette dernière fut une aubaine pour celle du peigne car ce qu'elle laissait vacant pouvait être en partie réutilisé.

1. Mécanisation et usine.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la fabrication d'un peigne se faisait entièrement à la main. Par conséquent, elle « exigeait un apprentissage très long et la production journalière était très faible (...) Suivant leur habileté, les ouvriers pouvaient produire de 12 à 15 peignes par jour »⁵³. Les coûts de production ne pouvaient que s'en ressentir et les peignes manquaient d'homogénéité. Aussi, l'industrie du peigne ariégeoise était-elle en passe d'être « débordée par la fabrique de peignes d'Angleterre ».⁵⁴

Mais, en 1846, les fabricants réagirent et commencèrent à mécaniser leur production avec, tout d'abord, la machine à denter (appelée *estadeuse*⁵⁵) qui « consistait en une petite scie circulaire à laquelle on présentait le peigne pour creuser chaque dent »⁵⁶. Cette mécanique primitive fut vite améliorée et de plus en plus automatisée : outre l'accélération de la production, elle permit une homogénéisation des produits. Puis, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de nombreuses autres étapes de la fabrication furent mécanisées progressivement : pour débiter les tronçons de corne, la scie à ruban, pour creuser le côté des dents, la façonneuse (meule garnie de couteaux), pour enlever « les bavures laissées par l'estadeuse », « des meules à planeter, faites d'émeri »⁵⁷, ...

La mécanisation entraîna la concentration usinière. Les lieux étaient déterminés par le choix de l'énergie hydraulique. Celle-ci présentait l'avantage d'être très économique puisqu'il suffisait de reprendre les moulins à jais qui s'étaient arrêtés ou tournaient au ralenti depuis

⁵³ A. D. 09, LE Roy (inspecteur divisionnaire du travail à Toulouse). -*Travail de la corne dans l'Ariège*. - rapport de 1901, p.51.

⁵⁴ A. D. 09, 7 S 512.

⁵⁵ Ce nom provient du patois de Normandie, région d'où provient l'estadeuse, après avoir été copié sur les machines anglaises.

⁵⁶ A. D. 09, LE Roy. - *Travail de ... op. cit.*, p. 51

⁵⁷ Archives privées, AMTPC « La fabrication des peignes en corne à La Bastide-sur-l'Hers », *Journal de géographie*, série C, n° 136, s.d., pp. 7 et 8.

plusieurs dizaines d'années, mais aussi une forge comme à Bélesta⁵⁸ et Campredon⁵⁹, ou encore un moulin à farine comme à Lérans. De plus, l'eau était gratuite, contrairement au combustible de la machine à vapeur qui, elle, n'était utilisée qu'en complément. Les créations d'usine ex nihilo furent donc très rares au XIX^e siècle, trois en tout et pour tout : l'usine Coulon vers 1830 (mécanisée pour le peigne vers 1854), celle de Jason Corneil en 1854 et celle d'Émile Courtois à Ivry sur l'Hers en 1865.

2. La croissance en chiffres : nombre d'ouvriers, production, ...

Grâce au remplacement du travail à la main par la machine, la production a doublé de la Restauration (vers 1823) à 1857, passant de quatre millions à neuf millions de peignes⁶⁰. Le nombre d'employés du peigne était lui aussi important : on comptait vers 1882 jusqu'à 1 000 ouvriers dans les seuls villages de La Bastide, du Peyrat, de Laroque d'Olmes et de Lérans⁶¹. Le nombre total d'ouvriers en peigne du Pays d'Olmes et des environs dût donc dépasser les 1 500. Et encore, ces chiffres ne sont-ils que ceux des employés des usines... Mais si l'on compare au XVIII^e siècle, on s'aperçoit que l'effectif global n'avait pas augmenté : en revanche l'effectif usinier avait « explosé ».

3. Une internationalisation toujours plus forte

Un autre élément majeur de la réussite de l'industrie du peigne fut l'internationalisation toujours plus forte des échanges. Si les cornes de vache provenaient déjà d'Amérique latine au début du XIX^e siècle⁶², l'approvisionnement fut facilité par l'ouverture de la ligne de chemin de fer Bordeaux-Sète via Castelnaudary⁶³. Une étape majeure fut franchie dans les années 1860 car certains fabricants décidèrent d'aller en Argentine pour mieux contrôler le marché⁶⁴ : ils importèrent alors d'Amérique latine des lots de 30 000 à 60 000 cornes de vache de meilleure qualité que les françaises pour un prix de 3 à 4 fois inférieur. Cet approvisionnement constitua un des éléments clefs de l'expansion fulgurante de la maison Bez. Les cornes de moutons provenaient, quant à elles, de l'actuelle Turquie jusqu'à ce que les fabricants commencent à s'intéresser à l'Australie peu avant la première Guerre mondiale.

⁵⁸ A. D. 09. 3P1179, registre des augmentations et diminutions, 1855.

⁵⁹ Archives privées, Azema-Bigou : dossier Hygounet : acte sous-seing privé entre Jean Jacques Sartre et Louis Sartre, son frère, pour autoriser ce dernier à construire une usine sur le canal de fuite du moulin à farine, 24/06/1854 ; vente Louis Sartre à Jean Pierre Laffont et Jean Baptiste Bigou, chez Me Calvet, 16/09/1856. Si l'usine est dans un premier temps construite sur le canal de fuite du moulin, la forge est rapidement reprise.

⁶⁰ A. D. 09, 14 M 14.

⁶¹ A. D. 09, 14 M 18/5.

⁶² A. D. 09., 14 M 17.

⁶³ M. CHEVALIER. - *La vie ... op. cit.* p. 969.

⁶⁴ Archives privées, Bez-de Faucher : correspondance avec les Frères Coulon 1865-1870. Il s'agit en particulier de ces deux familles d'entrepreneurs, qui furent ensuite suivies par tous les autres entrepreneurs.

Tandis qu'au milieu du XIX^e siècle, face à la concurrence étrangère, les fabricants s'étaient recentrés sur le marché national, ils se rouvrirent sur le monde à la fin du siècle. Ainsi, grâce à l'amélioration de la qualité de leurs produits, leur diversification et l'abaissement des prix, ils conquièrent le marché européen et le pourtour méditerranéen⁶⁵. De fait, en 1900, plus de la moitié de la production est « destinée à l'exportation »⁶⁶.

La croissance de l'industrie du peigne bouleversa tant le paysage économique du pays d'Olmes que le paysage social.

C. Les conditions sociales de la production

Les villages producteurs de peignes connurent une forte augmentation de population au cours du XIX^e siècle, en même temps, la concentration usinière modifia la relation au travail et l'arrivée de nouvelles idéologies radicalisa les rapports sociaux.

1. Une nouvelle relation au travail : concentration usinière et salariat.

En 1825 encore, l'immense majorité des ouvriers du peigne – à l'exception de ceux du peigne en corne - travaillaient à domicile⁶⁷. Mais la mécanisation changea la donne car elle astreignait l'ouvrier à des horaires et au travail en usine. En 1884, Albert Coste déclara que ses employés ne pouvaient combiner le travail à l'atelier et le travail agricole. Ainsi, au cours du XIX^e siècle, le « peignier », quasi artisan, est devenu « ouvrier en peigne », salarié – même si travaillant aux pièces - bien souvent spécialisé dans une des différentes étapes de la fabrication. Toutefois, on ne saurait suivre l'industriel Irénée Azéma lorsqu'il écrit qu'il « fallut que l'ouvrier abandonnât tout ce qu'il avait de quiétude pour devenir l'esclave d'une machine terrible (...) [car] il n'avait plus le droit d'écarter de lui, ni sa pensée, ni son regard »⁶⁸. En effet, il semble peu probable que le découpage des dents à l'aide de *l'assetou* (scie à deux lames parallèles dont l'une, plus étroite que l'autre, entame la dent et que la suivante achève⁶⁹) ait permis de manquer d'attention, au péril de sa main.

Par ailleurs, il faut nuancer l'idée de « conditions de travail et de vie particulièrement difficiles »⁷⁰ des ouvriers du peigne. Si les salaires, étaient légèrement inférieurs à la moyenne nationale en 1900, 4,80 F par jour⁷¹ (environ 80 Euros) contre 3 (50 Euros) à 6 F (100 Euros) pour le peigne⁷², le coût de la vie était ici largement inférieur⁷³. Il faut donc les comparer à

⁶⁵ Archives privées, Bez-de Faucher : registre de copies de lettres, 1856-1857.

⁶⁶ A. D. 09, LE Roy. - *Travail de ... op. cit.*, p.54

⁶⁷ A. D. 09, 14 M 17... *op. cit.*, note 62

⁶⁸ I. AZEMA-BIGOUE. - *L'industrie ... op. cit.* janvier 1924, p. 9

⁶⁹ A. D. 09, LE Roy. - *Travail de ... op. cit.*, p.50

⁷⁰ N. ROUSSIGNE. *L'industrie du peigne en corne en Ariège.* -, mémoire de maîtrise, UTM, 09/1999, pp. 101.

⁷¹ D. LEJEUNE. - *La France de la Belle Époque.* - Paris, A. Colin, 2000, p. 117.

⁷² A. D. 09, 2 Z 111, grève des ouvriers en peigne, 3/04 - 7/05 1900.

des salaires du Sud-Ouest : 2-3 F (35-50 Euros) pour un ouvrier qualifié de Mazamet vers 1890⁷⁴, 2-2,50 F (35-42 Euros) pour un ouvrier textile de Lavelanet contre 3-4 (50-65 Euros) pour un ouvrier en peigne de La Bastide sur l'Hers et du Peyrat⁷⁵ ; voilà donc un revenu assez élevé pour la région. Cependant, deux précisions s'imposent : les ouvriers peigniers des autres villages étaient payés environ 2-3 F et les salaires variaient fortement puisque le travail était souvent aux pièces.

La durée quotidienne de travail était, elle aussi, inférieure à la moyenne nationale : alors que la loi du 30 mars 1900 la ramena à 10 heures, les ouvriers du peigne ne travaillaient déjà « que » 9 heures par jour dans certaines entreprises⁷⁶.

Si l'on ne saurait suivre ici J.-P. Bez dans sa description idyllique du travail du peigne⁷⁷ qui reste, comme tout travail industriel du temps, sans doute dur, il faut en revanche bien saisir que l'attractivité des villages producteurs de peigne n'était pas due au hasard.

2. Des villages dynamiques et attractifs

Tandis que la population ariégeoise connut une décline continue dès 1846⁷⁸, celle des villages producteurs de peigne soit stagna, soit augmenta fortement. C'est le cas de La Bastide-sur-l'Hers dont la population doubla entre 1804 et 1896 pour dépasser les 1 000 habitants, et du Peyrat dont la population crût de 50% dans le même laps de temps.

Au changement quantitatif de la population de ces deux villages, s'ajouta un changement qualitatif. Les nouveaux arrivants étaient souvent de confession catholique. Les protestants, qui constituaient 55% de la population en 1820⁷⁹, se retrouvèrent probablement minoritaires. Cette modification a pu jouer un rôle important dans la radicalisation des rapports sociaux.

3. La radicalisation des rapports sociaux

Jusqu'en 1900, aucune grève n'est à noter. Mais le 22 mars 1900, éclata un conflit très dur : M. Bigou, fabricant à Campredon, voulut retenir sans motif la somme de 4,50 F sur le salaire d'un ouvrier. « Celui-ci s'étant récréé, le patron lui a alors donné ce qui lui revenait, en lui disant qu'il n'avait plus besoin de rentrer dans ses usines ». L'ouvrier s'en réfèra alors au syndicat nouvellement créé (le 28 février) des « ouvriers en peigne de La Bastide-sur-l'Hers

⁷³ C. CHARLE. - *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*. - Paris, Le Seuil, 1991, p.292.

⁷⁴ R. CAZALS. - *Les Révolutions industrielles à Mazamet, 1750-1900*. - Paris-Toulouse, Maspero-Privat, 1983, p.179.

⁷⁵ A. D. 09, 2 Z 110, 1^{er} trimestre 1887.

⁷⁶ A. D. 09, 15 M 5

⁷⁷ A. D. 09, 15 M 2/2

⁷⁸ R. JOLIBERT. - *La population de l'Ariège de l'An XII à 1982*. - BSA, tome 39, 1984, p. 168.

⁷⁹ N. ROUSSIGNE. - *L'ind ... op. cit.*, p. 86.

et ses environs⁸⁰ » ; celui-ci prit « fait et cause pour lui, et sur ce, M. Bigou ferme son atelier⁸¹ ». Par solidarité, Albert Coste et Louis Courtois fermèrent leurs usines de La Bastide-sur-l'Hers et du Peyrat, privant de travail 230 ouvriers. Mais Léo Bez refusa de suivre le mouvement patronal, « n'ayant pas reconnu le droit à M. Bigou de diminuer le salaire de cet ouvrier sans motif valable⁸² ». Le 3 avril, tous les ouvriers des patrons ligüés se mirent en grève pour demander des augmentations de salaire. Au bout d'un mois et après l'intervention du juge de paix, la grève cessa enfin.

Plusieurs autres grèves eurent lieu l'année suivante ; une des plus marquantes fut celle dont le motif était la demande de renvoi de six ouvriers non syndiqués de l'usine Courtois⁸³.

On peut se demander la raison de la multiplication des conflits. Deux hypothèses sont formulables : soit des tensions latentes ne demandaient qu'à exploser, soit un élément est venu déclencher les conflits. Je pencherais pour un mélange des deux. En effet, si les conditions de travail n'étaient pas idéales, loin s'en faut, force est de constater qu'elles étaient meilleures que dans le textile voisin et offraient moins de raisons de se plaindre. De plus, à La Bastide sur l'Hers, le patronat partagea longtemps avec une partie de ses ouvriers histoire et religion communes, il possédait aussi de nombreux liens de sang et habitait presque au milieu d'eux. Mais la croissance du nombre d'ouvriers d'origine extérieure a pu distendre les liens sociaux. Surtout, le syndicat bastidien déclarait avoir pour but « de représenter et de défendre les intérêts généraux de ses adhérents et de préparer leur émancipation totale par la suppression du salariat et du patronat »⁸⁴. Partant, le syndicat contribuait fortement aux tensions entre les deux parties.

Les patrons du peigne, en se battant pour la réussite de leur industrie, n'avaient pourtant pas laissé les ouvriers de côté.

D. Une réussite entrepreneuriale

La réussite de l'industrie du peigne dût beaucoup à ses entrepreneurs. Négociants avant toute chose, ils possédaient un savoir-faire commercial et un esprit d'entreprise dynamique, fruits de longues et complexes alliances matrimoniales.

1. « il faut faire de l'argent »⁸⁵

⁸⁰ A. D. 09, 15 M 12.

⁸¹ A. D. 09, 2 Z 111, rapport du maréchal des logis Buscail, 07/04/1900

⁸² Ibid.

⁸³ A. D. 09, 2 Z 111, rapport du commissaire de police de Mirepoix, 24/10/1901.

⁸⁴ A. D. 09, 15 M 14, dossier du syndicat du peigne, 28/02/1900.

⁸⁵ Archives privées, Bez-de Faucher : correspondance de l'entreprise Bez, 1867.

En écrivant cela à son père, Léo Bez mit par écrit ce que pratiquait la plupart des entrepreneurs : avant d'être des fabricants, ils étaient d'abord des négociants ne limitant pas leurs affaires aux produits fabriqués dans leurs locaux. Ils complétaient leurs revenus de la même manière qu'un ouvrier cultive des champs en sus de son travail à l'usine. Par exemple Pierre Bez (grand-père du précédent) prêtait de l'argent pour en toucher les intérêts (jouant le rôle d'une petite banque) et louait des métairies dont il récupérait une partie de la production pour la mettre sur marché⁸⁶,...on en oublierait presque son activité de fabricant de peignes ! Son fils, Jean-Paul, pourtant devenu industriel, poursuivit ce mode de fonctionnement : en 1850, l'entreprise vendait encore du jais⁸⁷ et des peignes qu'elle n'avait pas fabriqués⁸⁸. Les exemples pourraient être multipliés : à Lérans, Prosper Alizet commercialisait indifféremment « des peignes de buis...des peignes en bonne corne...toutes sortes d'ouvrages de jais...et divers articles de tournerie en buis »⁸⁹.

Cette pluriactivité entrepreneuriale permit d'accumuler les capitaux nécessaires à l'investissement industriel en faisant de « belles affaires », mais aussi de pallier les moments de crise en sachant rebondir. C'est en effet ce système souple qui a permis la transition du jais au peigne par des entrepreneurs qui exerçaient les deux négoce à la fois et développaient aussi des compétences commerciales.

2. Un savoir-faire commercial

Les entrepreneurs du peigne surent placer leur produit et l'adapter aux conditions du marché. Ainsi, au milieu du XIX^e siècle, ils sentaient bien que le peigne en bois était devenu un produit trop bas de gamme pour une grande partie de la clientèle. C'est la raison pour laquelle ils se concentrèrent sur la fabrication de peigne en corne qui jouissait d'une plus grande valeur ajoutée. En outre, la corne est une matière première dont on ne jette rien : pointe pour manche de couteaux revendus à Thiers et tuyaux de pipes à Saint Claude, poudre vendue comme engrais⁹⁰,... Toutefois, la fabrication de peignes en bois continua à Sainte-Colombe sur l'Hers. Plus, vers 1840, les industriels s'y sont même mis à produire des peignes en ivoire⁹¹.

⁸⁶ Archives privées, Bez-de Faucher : livre de Pierre Bez « pour les achats de corne et vente de peignes et autres dettes de toute espèce commencé le 1^{er} janvier 1826 », 1826-1848

⁸⁷ Archives privées, Bez-de Faucher : en-tête de la société « Corneil Bez & Courtois ».

⁸⁸ Archives privées, Bez-de Faucher : correspondance de l'entreprise Bez, 1862, 1867.

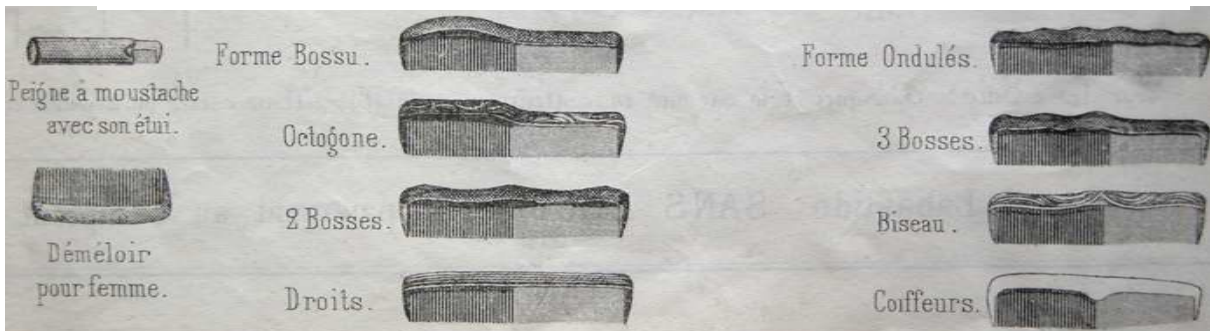
⁸⁹ Archives privées, Bez-de Faucher : en-tête de facture Alizet fils à Lérans, 15/03/1867.

⁹⁰ Archives privées, Bez-de Faucher : correspondance de l'entreprise Bez, année 1862, 1867, 1870, 1876, 1883.

⁹¹ Georges RIVES. - *Anciennes industries du Quercorb*, Toulouse, Amis des Archives de la Haute Garonne, 1997, p. 19.

Dès les années 1850, à l'instar d'autres entrepreneurs ruraux, ceux du peigne savaient utiliser « les dernières techniques du commerce »⁹². Ils recouraient à « l'établissement à demeure de représentants dans nombre de régions »⁹³ et concevaient des catalogues d'assez bonne facture, en particulier celui de la maison « Bez Père & Fils »⁹⁴. Ce document nous montre à quel point les industriels ont su se placer sur le créneau du demi-luxe, le fameux article de Paris (dont les peignes portaient d'ailleurs le nom...), en diversifiant leur gamme et en multipliant les formes et les couleurs des peignes.

Fig.5 : modèles de peignes, détail du catalogue « Bez père et fils » vers 1870



Ils furent aussi particulièrement attentifs aux soins portés au produit : par exemple, en 1867, Léo Bez convainquit ses associés qu' « il faut faire plus beau » même si cela doit coûter plus cher⁹⁵. Grâce à cette attention, les fabricants du pays d'Olmes remportèrent plusieurs médailles aux différentes expositions universelles qui eurent lieu dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

3. Un esprit d'entreprise dynamique

⁹² <http://jean-marc-olivier.blog.lemonde.fr/2005/01/> « Les industries rurales en Midi-Pyrénées pendant le XIX^e siècle ».

⁹³ Archives privées Bez-de Faucher : brochure pour la transformation en société en commandite par actions de l'entreprise « Bez père & fils », 1906.

⁹⁴ Archives privées, Bez-de Faucher : tarif général, vers 1870.

⁹⁵ Archives privées, Bez-de Faucher : correspondance de l'entreprise Bez, 1867.

Fig.6 : Léo Bez en 1867⁹⁶



Ces entrepreneurs consacraient toute leur énergie au développement de leur industrie. Dès son plus jeune âge, la génération née vers 1840 est formée à cette idée : produire et vendre au mieux. Les fabricants n'hésitaient pas à essayer de nouvelles combinaisons productives. Leur lutte pour le succès est acharnée. Si l'on retrace l'itinéraire personnel de Léo Bez (1842-1915), le plus important industriel, on s'aperçoit qu'il n'avait que 17 ans lorsqu'il envoya ses premières lettres commerciales⁹⁷. Puis à 18 ans, il partit à Paris apprendre l'art du négoce⁹⁸. À 22 ans, avec son père, il dirigeait l'usine qu'il fit passer de 40 ouvriers en 1862 à plus de 300 en 1880 grâce à la recherche de nouveaux clients

partout en Europe.

La réussite de plusieurs autres entrepreneurs fut, toute proportion gardée, identique à celle de Léo Bez. Engageant dans leur industrie une grande partie de leurs capitaux, ils permirent à leurs usines de connaître une forte expansion. Ainsi, Jean Coste-Bez, associé avec son gendre Louis Courtois, employait presque 200 personnes au Peyrat en 1893⁹⁹, Louis Courtois 115 à Ivry-sur-l'Hers en 1900¹⁰⁰, l'usine Azema-Bigou de Campredon accueillait 123 travailleurs en 1887¹⁰¹.

4. Des alliances matrimoniales d'une exceptionnelle longévité

Le développement de cet esprit d'entreprise était lié aux structures familiales du patronat, surtout chez les protestants. Les familles de marchands des XVII^e et XVIII^e siècles ont croisé leur descendance à de multiples reprises. A la fin du XIX^e siècle, les chefs des plus importantes entreprises avaient tous des ancêtres communs, voir même parfois une grande partie de leurs ancêtres. De surcroît, force est de constater que la période de pleine croissance

⁹⁶ Archives privées, Bez-de Faucher : photographie de Léo Bez datée de 1867.

⁹⁷ Archives privées, Bez-de Faucher : registre de copies de lettres, lettre signée par Léo Bez, 17/09/1859.

⁹⁸ Archives privées, Bez-de Faucher : livre de comptes personnels et de brouillons de Jean-Paul Bez de 1862 à 1878.

⁹⁹ A. D. 09., 2 Z 110, rapport du maire de Mirepoix pour l'année 1893.

¹⁰⁰ A. D. 09., 2 Z 111, rapport du commissaire de police de Mirepoix, 30/10/1901.

¹⁰¹ A. D. 09., 14 M 18/5, 2nd trimestre de l'année 1887.

de l'industrie du peigne coïncide avec celle où la majeure partie du patronat est unie par les liens du mariage : en 1840, tous les gros industriels protestants étaient beaux-frères. Vingt à trente ans plus tard, leurs enfants se mariaient à nouveaux entre eux. Ces alliances permirent la réunion des capitaux : c'est ainsi que furent fondées les entreprises Coste-Bez, Azema-Bigou ou encore Corneil Bez et Courtois en 1847.

On touche ici la particularité de cette industrialisation. Le nombre d'entreprises usinières qui ont fait le succès de l'industrie du peigne au XIX^e siècle resta limité à moins d'une dizaine¹⁰² : Alizet à Lérans (usine en 1855), Azema-Bigou à Lesparrou (1855), Bonnet (1858) à Sainte Colombe sur l'Hers, Coste-Bez (1847) au Peyrat, Bez (1847), Corneil (1854), Coulon (vers 1855), Courtois (1867), ces quatre derniers à La Bastide-sur-l'Hers.

Au XIX^e siècle, loin d'être abattus par la crise de l'industrie du jais, les différents acteurs de l'industrie du peigne ont su rebondir. A cette fin, ils ont utilisé une partie du potentiel, tant spatial qu'humain, laissé vacant par le déclin du jais. Ainsi, le pays d'Olmes a pu disposer d'une industrie bien mécanisée et ce, de manière relativement peu brutale, à l'instar de la région de Morez dans le Haut Jura pour laquelle le processus est qualifié d'« industrialisation douce »¹⁰³ ; c'est ce que nous nommons la transition industrielle. Toutefois, les caractéristiques de cette industrie propres au XIX^e siècle – la concentration entre les mains de quelques patrons pour la plupart protestants, l'usage de l'énergie hydraulique et la reconversion de bâtiments industriels – allaient disparaître avec son nouvel essor au XX^e siècle.

III. Le pays d'Olmes : centre international de fabrication de peignes en corne en 1930

Après la Première Guerre mondiale, l'industrie du peigne connut un accroissement sans précédent de sa production et un renouvellement du patronat. Mais la crise des années 1930 lui porta un coup majeur dont elle ne se releva pas.

A. Le second boom de l'industrie du peigne

1. D'une nouvelle énergie, l'électricité, à la multiplication des entreprises

¹⁰² Les sources sont trop nombreuses pour être citées ici (cf travaux de l'auteur).

¹⁰³ J.-M. OLIVIER. - *Des clous, des horloges et des lunettes. Les campagnards moréziens en industrie (1780-1914)*. - CTHS, Paris, 2004, 608 p.

Tandis qu'au XIX^e siècle, les usines étaient toujours construites à proximité des rivières de l'Hers et du Touyre, l'énergie électrique libéra les industriels de cette contrainte. L'usine Azema-Bigou, vers 1899 fut une des premières à s'équiper ; son propriétaire y installa même une centrale hydro-électrique¹⁰⁴. Ainsi, de nombreux établissements furent construits un peu partout en Pays d'Olmes mais toujours à l'Est d'une ligne Lavelanet Aigues-Vives. De 1900 à 1930, on est passé de 10 à 35 établissements industriels qui employaient un total de 1 500 ouvriers¹⁰⁵.

2. Nouvelle mécanisation et essor de la production au cours des années 1920

Ces nouvelles usines furent l'occasion pour l'industrie du peigne de connaître une seconde phase d'équipement mécanique. De plus, les machines de l'entre-deux guerres étaient plus perfectionnées. Par exemple, pour l'estadeuse, un « premier perfectionnement réside dans l'avance automatique du peigne, une ouvrière pouvant alors alimenter plusieurs machines »¹⁰⁶ ; cette machine pouvait même porter jusqu'à six peignes en même temps. Cette nouvelle étape de l'industrie du peigne s'accompagne d'un accroissement de la production : de 10 000 000 de peignes en 1900 à 30 000 000 en 1929¹⁰⁷. Cette production s'écoulait d'autant plus loin (l'Extrême-Orient et l'Amérique du Sud s'étaient alors rajoutées aux destinations) et facilement que les centres producteurs étaient reliés au réseau ferré depuis le 15 août 1903¹⁰⁸. Le Pays d'Olmes se hissait alors dans les rangs des premiers producteurs mondiaux de peignes en corne.

En parallèle de ces changements se déroula un renouvellement du patronat.

¹⁰⁴ Archives privées Azema-Bigou, dossier « électricité Campredon ».

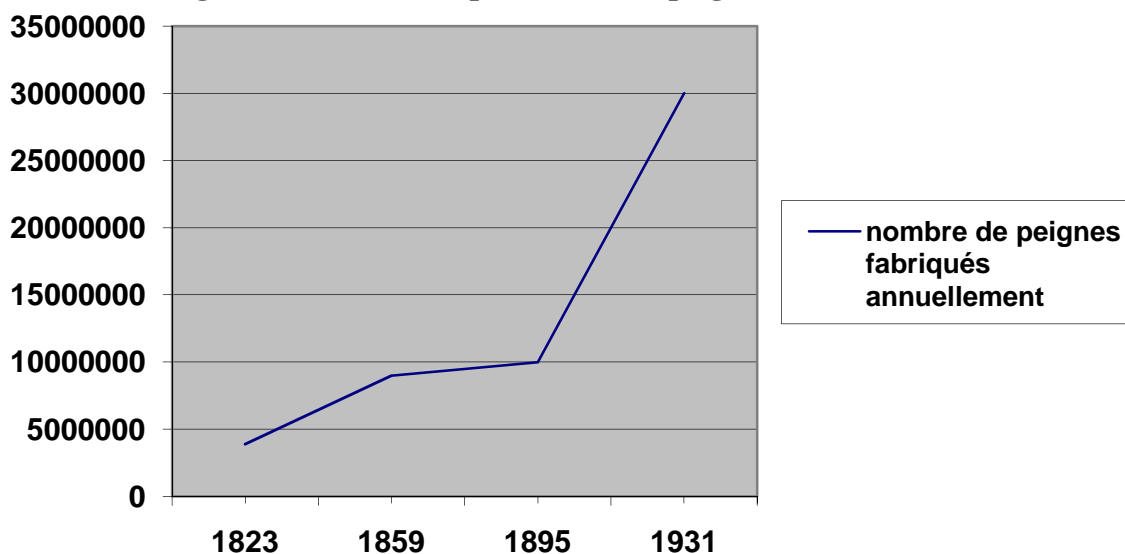
¹⁰⁵ M. CHEVALIER. - *La vie ... op. cit.*, p. 925.

¹⁰⁶ Comité industriel d'action économique de la région de Toulouse. - *L'Industrie Ariégeoise du Peigne en Corne.* - Toulouse, 04/1957, p.11.

¹⁰⁷ M. CHEVALIER. - *La vie ... op. cit.*, p. 925.

¹⁰⁸ Communauté de communes de Mirepoix et de la vallée moyenne de l'Hers. - *Histoire...op.cit.*, p. 77.

Fig.7 : évolution de la production de peignes de 1823 à 1931



B. Un changement de structure

1. La mésentente des anciennes familles

Depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, malgré les alliances matrimoniales, le patronat protestant était en proie à des luttes internes que l'on pourrait presque qualifier de fratricides. Face à la réussite de Léo Bez, la jalousie de ses cousins ne cessait de grandir. Louis Courtois se sépara de lui en 1870 et s'associa avec son cousin et beau-frère du Peyrat Albert Coste. Ensemble, ils firent tout leur possible pour déstabiliser Léo Bez qui dominait le marché. Par exemple, d'interminables procès concernant l'usage des eaux du canal de La Bastide et du Peyrat étaient intentés contre lui. Il faut préciser que si, à eux trois, ces patrons employaient en 1900 plus de 70% des effectifs usiniers, Léo Bez à lui seul en employait 40%.

Tandis que des générations d'entrepreneurs protestants avaient marié leurs enfants ensemble, Léo se retrouva dans l'impossibilité de faire convoler sa fille avec ses cousins devenus ennemis. N'ayant pas de fils, il en vint même à se demander en 1906 s'il n'allait pas mettre son entreprise en action pour la vendre¹⁰⁹ ! Finalement, en 1910, sa fille Marguerite, épousa le marquis Edgard de Faucher de la Ligerie, issu d'une vieille famille de la noblesse française, mais totalement étranger aux affaires. Celui-ci, à l'instar des nouveaux entrepreneurs, ne disposait pas de la culture commerciale de son beau-père.

2. L'émergence de nouveaux entrepreneurs

La discorde du patronat protestant fut propice à l'émergence de nouveaux entrepreneurs. Dès 1900, huit ouvriers en peigne s'associaient pour former l'entreprise

¹⁰⁹ Archives privées, Bez-de Faucher, brochure pour la transformation en société en commandite par actions de l'entreprise « Bez père & fils », 1906.

« Richou, Pont et Compagnie »¹¹⁰. L'année suivante, l'« Avenir », issue de l'union de neuf peigniers, vit le jour¹¹¹. Tous ces ouvriers faisaient parti du syndicat en peigne de La Bastide sur l'Hers : ces deux sociétés, qui avaient leur siège à L'Aiguillon, constituaient donc une alternative économique et sociale pour des ouvriers en lutte contre le patronat. Quelques autres sociétés de ce type furent fondées à la veille de la première Guerre mondiale¹¹², mais c'est essentiellement pendant les années 1920 que leur nombre s'accrut¹¹³.

L'entre-deux guerres constitua alors un âge d'or des tentatives de coopération ouvrière. En s'associant, les ouvriers détenaient suffisamment de capitaux pour acheter des machines, souvent d'occasion, et s'établir dans des locaux dont l'emplacement était libéré de la contrainte énergétique. Ces nouveaux entrepreneurs possédaient l'avantage d'une culture technique transmise depuis de nombreuses générations. Mais ils avaient l'inconvénient majeur, comme le montrent les actes de fondation de sociétés, de disposer de peu de capitaux. De plus, contrairement aux entrepreneurs protestants, réseau et culture du négoce leur faisaient défaut. Autant d'éléments qui les empêchèrent d'affronter la crise des années 1930 bien armés.

C. Vers la fin de l'industrie du peigne

La crise des années 1930 marqua un changement de trend (tendance) de l'industrie du peigne : ne sachant faire face aux nouvelles conditions du marché, elle passa de la croissance au déclin.

1. La crise de 1929

La première d'entre elles fut la crise de 1929. Elle frappa durement l'industrie du peigne. De 35 usines, on passa à 25 entre 1930 et 1937. La production retomba à 10 millions de peignes en 1938¹¹⁴. Mais l'aspect le plus marquant fut sans conteste le chômage : de 1 500 à 700 ouvriers. Bien que la grande dépression de la fin du XIX^e siècle ait touché l'industrie du peigne, celle de 1929 fut sans commune mesure. Pourtant, elle n'arriva pas de manière impromptue. Différents industriels du peigne se plaignaient déjà du marasme de l'économie au cours des années 1920. Mais au-delà de ces plaintes, les symptômes étaient révélateurs d'une crise structurelle d'une industrie en proie à une nouvelle concurrence.

2. La concurrence du peigne en matière synthétique

¹¹⁰ A. D. 09, 6 U 861 : dossier « Richou, Pont & Cie ».

¹¹¹ A. D. 09, 6 U 861 : dossier « l'Avenir ».

¹¹² A. D. 09 6 U 864 : dossiers « Danjou, Audabram & Cie », « Tisseyre, Fouet, & Cie ».

¹¹³ N. ROUSSIGNE. - *L'ind ... op. cit.*, p. 117.

¹¹⁴ Comité industriel d'action économique de la région de Toulouse. - *L'industrie... op. cit.* p.29.

Les premières matières synthétiques sont apparues au milieu du XIX^e siècle. Déjà en 1865, lorsque les industriels du peigne voulurent exporter des peignes vers l'Amérique du Sud pour réduire les coûts de transaction, on leur refusa ceux de couleur noire à cause de la concurrence des peignes en caoutchouc durci¹¹⁵. Le premier vrai bouleversement est provoqué par l'invention du Celluloïd en 1869. Mélange de coton nitré, de camphre et d'Alcool à 90°, cette matière est à la fois solide et facile à travailler. Les fabricants d'Oyonnax, une des deux places concurrentes - l'autre étant Ezy-sur-l'Eure -, abandonnèrent la corne et firent du Celluloïd leur cheval de bataille. Les industriels ariégeois ont tenu ce premier assaut en présentant un produit plus haut en gamme. Mais Oyonnax ne s'arrêta pas là et avec le Rhodoïd dame le pion aux ariégeois. L'écart se creusa et les fabricants de peigne ariégeois ne trouvèrent pas de moyen de lutter face à des produits beaucoup moins chers, qui, de plus, étaient à la mode car représentant la modernité.

3. Une décroissance continue jusqu'à nos jours

Les conséquences de la concurrence du plastique furent terribles pour l'industrie du peigne ariégeoise. Depuis les années 1930 à nos jours, les chiffres de cette industrie n'ont eu de cesse de chuter. 10 millions de peignes en 1938, 5 en 1956. 700 ouvriers en 1939, 400 en 1956. Malgré quelques tentatives de relance, l'histoire de l'industrie du peigne depuis les années 1930 est l'histoire d'un déclin irréversible. Bien qu'il faille approfondir les recherches pour tenter de trouver les causes de ce renversement de tendance, nous émettons ici quelques hypothèses.

4. À la recherche des causes du déclin

Pourquoi une industrie qui avait autant prospéré connut-elle un déclin si fort et brutal ? Tentons quelques hypothèses. Il est possible qu'une des causes principales de ce déclin soit le manque d'adaptation aux conditions du marché. En effet, alors que les générations précédentes d'entrepreneurs avaient fait évoluer leur produit en fonction des conditions économiques, passant du jais au peigne lorsque le jais ne se vendit plus et du bois à la corne quand celle-ci devint plus rentable et attractive, ceux du XX^e siècle s'attachèrent majoritairement au peigne en corne comme si celui-ci avait été éternel. Ainsi, à son fils cadet Henri qui lui proposait de se lancer dans la fabrication de peignes en plastique grâce aux machines à injecter, Marguerite Bez rétorqua : « dans notre famille on a toujours fabriqué des peignes en corne et on ne fabriquera que des peignes en corne »¹¹⁶.

¹¹⁵ Archives privées, Bez-de Faucher : correspondance avec les Frères Coulon 1865-1870.

¹¹⁶ Entretien avec Bernard de Faucher, fils d'Henri de Faucher, La Bastide-sur-l'Hers, 07/05/2005.

Cependant, il ne faudrait pas noircir le tableau : plusieurs industriels s'essayèrent au plastique dès les années 1920, tel Irénée Azéma-Bigou qui faisait travailler dans son usine des plaques de plastique et obtenait un « beau » produit moderne. Mais, à part quelques cas isolés comme celui de M. Jouret - repreneur de l'usine d'Ivry sur l'Hers - ¹¹⁷, les entrepreneurs ne sont jamais passé à la machine à injecter.

Les raisons de cette absence d'évolution pourraient être le manque d'union entre les entrepreneurs du pays d'Olmes au XX^e siècle. La concurrence acharnée que ces industriels se seraient fait entre eux en vendant parfois à prix coûtant semble corroborer cette hypothèse. Peut-être n'avaient-ils pas suffisamment de « conscience de place »¹¹⁸ ? Toujours est-il qu'il ne reste plus aujourd'hui que deux fabricants de peigne, dont l'un est son propre employeur.

Conclusion

La réussite de l'industrie du jais durant la période moderne fut la combinaison de différents atouts : une main d'œuvre compétente et probablement assez peu coûteuse, des réseaux marchands qui passaient par la famille et enfin la réponse commerciale à une demande effective. Au XIX^e siècle, les entrepreneurs permirent la transition industrielle du pays d'Olmes car ils surent rebondir et abandonner le négoce du jais pour se concentrer sur celui du peigne¹¹⁹ en s'adaptant à la nouvelle donne économique. Diminution des coûts de production grâce à la mécanisation - à moindre prix puisqu'on récupère d'anciens moulins- et aux importations massives de matières premières tout en s'appuyant sur une culture technique. Amélioration du produit en passant du bois à la corne et en travaillant ce qu'on pourrait nommer anachroniquement le marketing. La qualité à moindre coût, tel aurait pu être le mot d'ordre de ces entrepreneurs qui avaient su, par les alliances matrimoniales, rassembler les capitaux nécessaires à l'industrialisation. Au XX^e siècle, le problème restait le même : s'adapter au marché. Cela, les industriels ne surent plus le faire.

Longtemps, les historiens ont cru que le milieu rural était avant tout caractérisé par l'atonie et la routine; l'industrie n'y occupant qu'une place mineure et complémentaire de

¹¹⁷ H. ROBERT. - *Une industrie en péril : le peigne en corne*. - l'Ariégeois, janvier-février 1981, n° 8, p.8.

¹¹⁸ Rémy CAZALS. - « réflexion sur la conscience de place » dans GUILLAUME Pierre (dir.), *Les solidarités, Le lien social dans tous ses états. Colloque de Bordeaux, 16-17 juin 2000*, Bordeaux, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2001, pp. 153-169. Rémy CAZALS (dir.). - « la conscience de place », dans GUILLAUME Pierre (dir.), *Les solidarités 2. Du terroir à l'État. Colloque de Bordeaux, 20-21 juin 2002*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2003, pp. 233-311.

¹¹⁹ Nuançons les propos en précisant que le jais et le peigne se sont côtoyés pendant des siècles et que l'on ne saurait envisager que le peigne soit apparu en remplacement du jais. Entendons plutôt qu'une industrie disparaissant, l'autre occupa une partie de la place laissée vacante : la fin du XVII^e siècle et le XVIII^e siècle étant l'âge d'or du jais, le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle celui du peigne.

l'agriculture. L'histoire des industries du jais et du peigne est un formidable révélateur de ces préjugés sur le monde rural : ainsi, de nombreux ouvrages d'histoire locale ont repris le mythe du « petit artisanat » isolé, colporté par les acteurs mêmes de cette industrie. Pourtant, il suffit de se rappeler un seul chiffre : 30 millions de peignes produits en 1930. Il montre que, bien loin d'être archaïque et répulsif, le pays d'Olmes, rural s'il en est, a vécu pendant des siècles grâce au dynamisme de ces deux industries. Si le paysage en garde d'abondantes traces, peut-être peut-on regretter que les hommes du XXI^e siècle ne les mettent davantage en valeur.